

Sur (et contre) les figures. Présentation

Suzanne Duval et Ilaria Vidotto



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/1011>

DOI : [10.4000/rhetorique.1011](https://doi.org/10.4000/rhetorique.1011)

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-248-2

Référence électronique

Suzanne Duval et Ilaria Vidotto, « Sur (et contre) les figures. Présentation », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 15 | 2020, mis en ligne le 07 novembre 2020, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/1011> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.1011>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.



Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Sur (et contre) les figures. Présentation

Suzanne Duval et Ilaria Vidotto

- 1 Les figures sont considérées comme une forme saillante et particulièrement représentative de l'*elocutio* rhétorique¹ : objet, depuis l'Antiquité, d'innombrables formalisations², voire, selon la formule de Roland Barthes, d'une « rage taxinomique³ » qui a pu contribuer à leur désaveu, elles recouvrent la catégorie ambiguë des ornements nécessaires, essentiels, en théorie, à l'art du bien-dire mais ouvrant la voie aux pires corruptions du style⁴. Aussi observe-t-on l'éternel retour, à travers les siècles, d'un débat pour ou *contre* les figures, et d'une méfiance tenace à leur égard, valorisant en creux l'idéal d'un style nu qui en ferait l'économie. Leur description théorique s'accompagne souvent d'avertissements restrictifs sur leur emploi en discours⁵, tandis que, du point de vue de la réception, les figures attirent l'attention, et servent de cible privilégiée pour condamner un style jugé défectueux ou inapproprié. Ces scrupules, doutes et censures sur les audaces des figures ne sont d'ailleurs pas seulement l'apanage des rhéteurs de l'Antiquité et de l'Ancien Régime : dans la perspective grammaticale qui caractérise la critique littéraire à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, le tour figuré demeure un lieu crucial d'observation et de censure, bien que ses critères d'évaluation s'adaptent à l'évolution des imaginaires du style (avec, en particulier, une promotion de la trouvaille et de l'originalité).
- 2 Dès les origines de la rhétorique, donc, et bien au-delà de sa mort prétendue, les figures posèrent non seulement le problème de leur dénomination et de leur classement, mais aussi celui de leur discursivité. À ce titre, on peut dire que l'approche pragmatique et contextualisée de la figure comme « schème discursif » qui « surdétermine⁶ » l'énoncé n'est pas totalement étrangère à la conception rhétorique de la figure comme ornement, quoiqu'elle se formule sur le mode prescriptif de l'avertissement, ou de la condamnation : les figures étant conçues comme un dangereux supplément, qui menace l'authenticité ou le *naturel* du discours au sein duquel elles apparaissent, elles s'accompagnent d'un réglage implicite, théorisé par une longue tradition, qui détermine ou au contraire inhibe leur apparition dans un genre de discours et une

pratique stylistique donnés. Ces réflexions sur le bon usage des figures échappent donc à la conception nucléaire du beau style que l'on reproche parfois à la notion d'ornement rhétorique, en articulant leur appréhension formelle à des enjeux esthétiques, éthiques et politiques.

- 3 Les huit études ici rassemblées présentent différents cas d'école illustrant la stabilité, de l'Antiquité au ^{xx} siècle, de ce débat sur les figures. La variété des procédés passés au crible des censeurs, rhéteurs et critiques montre que ce débat intéresse non seulement la métaphore et ses célèbres querelles (à qui, une fois n'est pas coutume, la comparaison fera ombrage dans le présent numéro), mais aussi des procédés rythmiques (figures gorgianiques, épithète à la rime), et énonciatifs (prosopopée, paradoxe), les figures de pensée n'étant pas en reste dans cette sempiternelle chasse à l'ornement. Ces procédés firent l'objet à une époque bien déterminée d'une censure, ou d'une polémique, et dans chacune de ces enquêtes, l'attention portée à l'historicité de ces débats à la fois éternels et réactualisables à l'infini montre combien l'évaluation des figures, toute traditionnelle qu'elle est, put investir, *mutatis mutandis*, diverses modes, valeurs, normes et déviances stylistiques.
- 4 Un premier ensemble de contributions couvrant la période de l'Antiquité au ^{xvii} siècle appréhende la figure comme un écart problématique au sein de l'énoncé, lequel trahit un manque de modération de la part de l'auteur, et le risque, pour le public, d'une séduction dangereuse.
- 5 Régis Caruso se penche sur les figures gorgianiques dans les rhétoriques de la Grèce antique et du Moyen Âge byzantin. L'auteur retrace la progressive et fluctuante formalisation de la catégorie, et la constante régulation du potentiel poétique de ces figures par divers procédés d'atténuation : ces derniers seront transmis à l'époque médiévale, grâce en particulier à la catégorie stylistique hermogénienne de la beauté, prégnante dans la pédagogie rhétorique byzantine. Estelle Doudet montre quant à elle comment, dans le contexte de la querelle sur *Le Roman de la rose* de Jean de Meun orchestrée notamment par Christine de Pizan et Jean Gerson, la critique rhétorique de la figure de personnification alimente une réflexion sur la cohérence énonciative d'une œuvre de fiction, et sur la communication spécifique du discours fictionnel, dans ses répercussions politiques et sociales. Adeline Desbois étudie la condamnation topique des fards mensongers de la rhétorique à la Renaissance et observe, chez les prosateurs de cette époque et en particulier chez Jean Lemaire de Belges, une sensibilité particulière au potentiel fictionnel des figures de tropes, qui surdétermine leur usage en contexte poétique, et le restreint au sein des discours à prétention véridique comme l'histoire ou les traités scientifiques, alors que les textes religieux admettent le régime particulier des tropes à double lecture. Agathe Mezzadri se penche, de son côté, sur la censure de la figure du paradoxe au ^{xvii} siècle, procédé qui tend à être mis de côté par les rhétoriciens de l'époque en raison de son caractère moralement et stylistiquement déraisonnable et déviant. L'usage qu'en fait la mystique Mme Guyon offre ainsi à ses détracteurs une cible privilégiée pour remettre en cause, notamment par le jeu de la citation tronquée ou déformée des sentences paradoxales de l'écrivaine, une écriture et une pensée dont le caractère sulfureux est étroitement associé à un imaginaire de la féminité hystérique.
- 6 Partant de la fin du ^{xviii} siècle pour aller jusqu'au premier ^{xx} siècle, le second volet d'études atteste de la continuité du débat sur les figures à l'époque dite moderne. Elles demeurent un objet de censure voire de mépris, lié au rejet souvent affiché de

l'héritage rhétorique de l'Ancien Régime. Ce désaveu semble cependant avoir peu d'incidence sur la pratique des figures, maintenue y compris sous la plume de ceux qui lui semblent le plus hostiles. Hélène Parent examine un corpus de discours d'assemblée de la Révolution Française imprégné d'une imagerie romaine recouvrant différentes figures d'analogie, et partageant la référence aux protagonistes de l'histoire antique. L'article met en évidence le paradoxe d'une « chasse aux figures » par des orateurs qui mettent à contribution, dans leurs discours politiques, les procédés qu'ils voudraient bannir, si bien que le rejet proclamé des figures, devenu une sorte de poncif de l'éloquence révolutionnaire, coexiste avec la démonstration, en pratique, de leur redoutable efficacité. Thibaud Mettraux revient, de son côté, sur la suspicion éveillée au fil des siècles par l'articulation de la rime et de l'épithète. L'auteur expose les raisons et les enjeux d'une censure qui remonte à l'âge classique et qui, à mieux y voir, n'est pas absolue : la défiance se porte en effet moins sur l'épithète en soi que sur son mauvais usage et, plus exactement, sur un usage qui ne serait motivé que par les exigences de la rime. Il s'ensuit que la condamnation de l'épithète à la rime s'avère dépendre très fortement du contexte et de l'œil du censeur, comme le prouve la savoureuse querelle, analysée en conclusion, qui agita, au tout début du XIX^e siècle, deux obscurs chroniqueurs du *Journal des Débats* au sujet des rimes adjectivales de Racine. L'article d'Illaria Vidotto aborde le débat sur la métaphore qui circule, en filigrane, au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Les symbolistes considèrent la métaphore et la comparaison comme l'émanation d'une rhétorique sclérosée, à laquelle ils opposent la nouveauté d'images fulgurantes, à même de traduire le psychisme du poète. À cette survalorisation poétique s'opposent les prises de position de certains écrivains « néoclassiques », qui prônent l'idéal d'une écriture dépouillée de toute ornementation. Si pour un écrivain comme Marcel Proust, qui traverse ces débats en assumant des positions en apparence contradictoires, la pratique de la comparaison représente une tierce voie pour se soustraire aussi bien à la tyrannie de la nouveauté qu'à la hantise du cliché, de telles divergences esthétiques et idéologiques reflètent surtout deux imaginaires complémentaires du style : manifestation d'une individualité ou bien réservoir de pratiques universelles. En conclusion de cet ensemble, la contribution de François Demont rend compte de l'évolution de la réflexion sur les figures à l'heure où la rhétorique semble être sortie (pour quelques décennies seulement !) du champ académique. Si toutes les études recueillies ici ont montré combien l'ère du soupçon vis-à-vis des figures était pluriséculaire, les théorisations de Jean Paulhan visent précisément à remettre en cause le poncif qu'est devenue la dénonciation de la rhétorique, et à défendre la légitimité de celle-ci dans l'exercice de la littérature. La position de Paulhan renouvelle néanmoins la réflexion sur la rhétorique, en ce qu'elle déplace fortement la perspective vers la réception des figures, l'approche rhétorique devenant presque exclusivement un « art de lire », et les figures autant d'« hypothèses de lecture ».

- 7 En complément de ces enquêtes, l'atelier présente l'édition de trois textes illustrant l'articulation de cette traditionnelle censure des figures à la définition rhétorique du style parfait — ou plutôt sans défaut. Édité et traduit par Christine Noille, l'extrait du traité latin *Des tropes et des figures* de Mosellanus (1516) offre une synthèse des procédés défectueux et des vices du discours mettant en évidence le paradoxal danger du mécanisme figural pour le bon fonctionnement du discours rhétorique, en particulier dans la vocation de ce dernier à être clair et émouvant. Lise Charles et Suzanne Duval présentent ensuite leur version de travail d'une traduction des défauts de style décrits

par le jésuite Nicolas Caussin dans ses *Parallèles de l'éloquence sacrée et profane* (*Eloquentiae sacrae et humanae parallela*, 1619) : dans ce texte, les tropes sont le symptôme le plus souvent convoqué pour saisir la spécificité de fautes paradigmatiques telles que l'enflure ou la froideur. Enfin, l'« Apologie pour la rhétorique » (1890) de Ferdinand Brunetière, édité par Ilaria Vidotto, présente un renversement de perspective frappant. À l'heure où la rhétorique a besoin d'être réhabilitée, il n'est plus temps, sous la plume conservatrice de Brunetière, de mettre en garde contre la mauvaise pente des figures : elles deviennent le gage rassurant de la qualité du style et de sa puissance imaginative, contre la froideur logique et dialectique du langage fané des modernes.

- 8 Outre l'impressionnante stabilité avec laquelle les figures de rhétorique, depuis l'Antiquité, suscitèrent protestations et censures, on peut donc souligner une certaine ironie du sort dans le destin de ce vieux débat : pour les critiques qui l'ont animé, imprégnés qu'ils étaient, au moins jusqu'au début du XIX^e siècle, des normes de l'*elocutio*, reprocher aux écrivains leurs usages outranciers du discours figuré revenait à consolider l'empire de la rhétorique dans son ensemble, à réaffirmer sa mission régulatrice, à redire que la juste mesure, en morale comme en style, demeurait le chemin le plus sûr de la vertu ; règle suffisamment impérieuse pour s'imposer aussi bien au commun usage qu'aux œuvres des Belles-Lettres puis de la littérature. Or loin de se perdre dans l'inertie, la répétition du même avertissement n'a-t-elle pas conduit à changer sa nature ? Autrefois hommage rendu à la rhétorique, la critique des figures s'est peu à peu identifiée à une attaque en règle contre les vieux jeux de l'éloquence, au point peut-être de retourner ses propres armes contre elle, et de rendre aux écrivains l'entière liberté de leurs idéaux stylistiques. Délaissant l'équilibre censé assurer la bonne tenue d'une écriture, ces derniers pouvaient dès lors – au risque de la mélancolie⁷ ou du renoncement au beau style –, voir un aboutissement esthétique dans l'agrammaticalité ou, réciproquement, dans une esthétisation de la phrase grammaticale, reléguant l'ornement rhétorique au passé superflu de la littérature.

NOTES

1. En suivant l'usage actuel, nous utiliserons le terme de *figure* dans son sens rhétorique générique, incluant non seulement les figures de mot, de construction et de pensée, mais aussi les tropes : voir C. Fromilhague, *Les figures de style*, Paris, A. Colin, 2007. Pour un exemple (parmi tant d'autres) de la figure présentée comme une forme caractéristique de l'éloquence oratoire, voir Cicéron, *Orator*, xxxix, 134-139. L'importance de la figure dans le champ de l'ornement fut telle, qu'elle a pu corroborer l'analyse (fausse, mais vraisemblable), d'une restriction progressive de la rhétorique à la rubrique de l'élocution : G. Genette, « La rhétorique restreinte », *Communications*, 1970, n° 16, p. 158-171. Voir F. Douay-Soublin, « Non, la rhétorique française, au XVIII^e siècle, n'est pas "restreinte" aux tropes », *Histoire épistémologie langage*, 1990, 12-1, p. 123-132.

2. Voir G. Ueding dir., « Figurenlehre », *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, III, Tübingen, Niemeyer, 1996, p. 290-342.

3. R. Barthes, « L'ancienne rhétorique », *Communications*, n° 16, 1972, p. 177-223, ici p. 218.
 4. On en prendra pour exemples (parmi tant d'autres !) l'avertissement de la *Rhétorique à Herennius* (éd. et trad. G. Achard, Paris, Les Belles Lettres, 1989, IV, 16, p. 145-146) : « Tous les styles de discours, le style élevé, le moyen, le simple sont embellis par les figures de rhétorique dont nous parlerons plus loin. Disposées avec parcimonie, elles rehaussent le discours comme le feraient les couleurs. Placées en trop grand nombre, elles le surchargent. » Voir également le développement de Quintilien sur le danger des ornements (*ornatus*) superflus dans l'*Institution oratoire* : VIII, 3, 6.
 5. Toujours dans *L'Institution oratoire*, voir les nombreuses réserves de Quintilien sur l'usage des figures et en particulier des tropes : les nombreuses restrictions de Quintilien sur l'usage des tropes : VIII, 6, 17-18, VIII, 6, 67.
 6. M. Bonhomme, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 42. Voir aussi L. Gaudin-Bordes et G. Salvan dir., *Figures du discours et contextualisation, Pratiques*, n° 165-166, 2015.
 7. Ainsi du perfectionnisme de Gustave Flaubert, qui s'associe souvent chez lui à un profond sentiment d'insatisfaction : « Je n'ai (si tu veux savoir mon opinion intime et franche) rien écrit qui me satisfasse pleinement. J'ai en moi, et très net, il me semble, un idéal (pardon du mot), un idéal de style, dont la poursuite me fait haleter sans trêve. Aussi le désespoir est mon état normal. » (Lettre à Ernest Feydeau, août 1857, cité dans G. Philippe, *Le Rêve du style parfait*, Paris, PUF, 2013, p. 13.)
-

AUTEURS

SUZANNE DUVAL

Université Gustave Eiffel

ILARIA VIDOTTO

Université de Lausanne